

Croisière à Skorpis ou la psycho-guerre intra-européenne

Avertissement : Cet article a été publié le 07/11/2011 sur *Le Monde interactif* (www.lemonde.fr) en tant que "chronique d'abonné".

Partis du petit port céphalonien dénommé Aghia Efimia [cf. mes billets : *Lettre de Céphalonie* (17/09/10) et *Deuxième lettre de Céphalonie* (30/10/11)], nous prenons vers le nord. Sur notre gauche la partie septentrionale de ladite île et sur notre droite Ithaque. Les deux côtes, séparées par un détroit de quelque 3 km seulement, présentent la même apparence : des reliefs, boisés à la base et dénudés sur les hauteurs et qui tombent dans la mer avec plus ou moins de pente.

Bientôt, notre petit bateau (une cinquantaine de personnes) fait escale dans le port céphalonien de Fiscardo : une dizaine de touristes russes à embarquer. On repart aussitôt et quitte rapidement de détroit pour nous diriger vers Leucade – une île reliée désormais au continent par un pont. On la voit déjà très nettement, à quelques degrés sur notre droite.

Nous approchons, toujours à vive allure, de sa côte... Ouf ; au moment où j'envisageais d'aller réveiller le capitaine, je réalise qu'un promontoire masquait la passe relativement étroite qui sépare ladite île d'une autre beaucoup plus petite et toute en longueur, appelée Meganissi.

La passe franchie en une dizaine de minutes, l'encore plus petite Skorpis (quelque deux km de diamètre) apparaît devant nous. Mais pourquoi ce nom de bestiole peu sympathique ? Sans doute que notre volubile hôtesse – enfermée dans la cabine du pilote – a expliqué la chose, mais cela n'a pas atteint mes oreilles, assourdies qu'elles étaient par le vrombissement du moteur. En tout cas cette appellation sied comme un gant à Onassis, ne serait-ce que par son comportement plutôt scélérat vis-à-vis de la Callas !

Comme ses voisines Skorpis est boisée et peu élevée, donc sans intérêt pour moi, montagnard né. Mais voilà ; il fallait faire plaisir à la famille !

Nous passons devant la villa du propriétaire – apparemment déserte – pour mettre l'ancre hors de sa vue, à bonne distance du rivage et au delà d'un beau voilier d'une dizaine de mètres en stationnement.

La guide nous invite à la baignade, tout en nous rappelant l'interdiction de mettre pied à terre.

Une quinzaine de pékins/pékines se jettent à l'eau sous le grand soleil et la douce mer – bien que nous soyons fin septembre. J'en fais de même ; pour quitter bien sûr les barboteurs et aller sous le nez du voilier faire causette avec ses équipiers. C'étaient des Allemands qui avaient loué l'embarcation sur place.

Connaissance faite, je reviens à bord et me rhabille dans les toilettes. Retournant sur le pont, qui vois-je : deux des Schleus en train de boire un cocktail de Coca au Metaxa. Avouant ne pas connaître cette mixture, ils me font la font goûter et nous causons naturellement de l'actualité. Ils m'apprennent que les banques françaises sont plus impliquées que les allemandes dans la dette grecque... Mais bientôt la guide bat le rappel des derniers baigneurs. Les deux posent donc les verres vides, me saluent et s'esquivent. Dans le tohu-bohu, ils passent bien sûr inaperçus.

Pensant qu'ils avaient déjà payé, je ramène les verres au barman. Macache ! Celui-ci est furieux et va se plaindre au capitaine. Alors, bien que non assoiffé – tout bon montagnard ne part jamais sans un casse-croûte et une bouteille d'*acqua simplex* –, je commande une Mythos (excellente bière locale) et je paie avec un bon pourboire, propre à le consoler... tout en espérant qu'il me dissocierait du couple Csar Kô et Mère Kel – qui était en train de placer les Hellènes sous la férule du FMI, de la BCE et autres banksters...

Bon, prenons un peu de recul : C'est vrai, les Grecs sont des Méditerranéens plutôt cigales que fourmis – tout au moins si l'on se fie aux statistiques, lesquelles ne prennent pas en compte la joie de vivre dans un pays béni des dieux (et déesses !)... D'ailleurs, les mêmes statistiques montrent que bien d'autres pays européens – à commencer par la France – sont endettés au-delà du raisonnable. Deux causes principales, à mon avis :

1 – La domination des banksters suite à l'ultralibéralisme thatchérien ; lesquels sont directement responsables – avec la complicité des politiques – de la crise financière de 2008.

2 – La surconsommation et le gaspillage, devenus une habitude, suite aux Trente Glorieuses – tout autant activée par les dits politiques.

Si tout le monde est à peu près d'accord sur la première cause, la seconde est quasiment escamotée. Seuls quelques râleurs patentés (les écolos, au sens large) ont essayé – en vain – de tirer la sonnette d'alarme, en avertissant que l'Humanité dans son ensemble était en train d'hypothéquer son avenir.